

## Les derniers humains

### *Profils paysans : la vie moderne de Raymond Depardon*

Jean-Philippe Gravel

---

Volume 26, numéro 4, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33445ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2008). Compte rendu de [Les derniers humains / *Profils paysans : la vie moderne* de Raymond Depardon]. *Ciné-Bulles*, 26(4), 16–17.

# Les derniers humains

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

**R**estreinte, dans nos hémisphères, à une distribution fragmentaire et confidentielle, l'œuvre de Raymond Depardon nous arrive par bribes, essentiellement par le biais du circuit festivalier. Trait symptomatique : **Profil paysans : la vie moderne** se veut l'ultime volet d'une trilogie sur la paysannerie française, à la suite de **Profil paysans : l'approche** et **Profil paysans : le quotidien**, ces deux premiers segments n'ayant pas eu, à ma connaissance, de distribution commerciale.

Car il faut chercher Raymond Depardon, ici, pour le trouver. Ce sort de relatif oublié, Depardon le partage avec quelques autres maîtres du documentaire français (Jean Rouch, Chris Marker...) dont la fréquentation assidue éloignerait peut-être à jamais les artisans du documentaire onéfien du

reportage didactique et du commentaire explicatif. Et, ô miracle, les documentaires de Depardon n'en portent pas moins une signature très forte et une capacité de renouvellement des paramètres du genre qui étonne.

Prenons un cas de figure. L'intérêt de Depardon, ancien photojournaliste, pour les rouages de la justice française l'a fait signer quatre films, distincts de propos et de facture. S'intéressant au quotidien d'une faction policière du cinquième arrondissement parisien (**Faits divers**, 1983), il adopte d'abord une approche relative au cinéma direct, accompagnant discrètement les policiers dans leurs rondes nocturnes sans trop se faire remarquer. Il filme ensuite les interrogatoires préliminaires de quelques accusés lors de leur passage en cour de jus-

tice dans deux films complémentaires (**Délits flagrants**, 1994, et **Muriel Leferle**, 1999) employant la même facture, minimaliste au possible, du plan fixe et du cadre unique qui installe l'intervenant et l'accusé face à face autour d'une table. Il « réhabilite » ensuite le champ-contrechamp dans **10<sup>e</sup> Chambre, instants d'audience** (2004) où des accusés passent en cour devant le juge pour des motifs qui vont de l'immigration illégale à la violence conjugale. Le naturel des intervenants, apparemment peu conscients ou soucieux de la présence de la caméra, oppose à tout jamais le cinéma-vérité de Depardon à la justice-spectacle qui demeure l'apanage de la télé-réalité.

Dans un autre ordre d'idées, le goût de Depardon pour l'ailleurs du continent africain — il adapte (ou fabrique?) une



Profil paysans : la vie moderne

légende subsaharienne dans **Un homme sans l'Occident** (2002) — révèle un côté esthète et un goût pour les lieux et les individus qu'aucune caméra ne semble avoir approché.

Ces deux tendances se rencontrent dans **Profils paysans : la vie moderne**. Et cette fois, le dépaysement n'a pas à être cherché dans les vallées désertiques du continent africain. Ce que Depardon filme tient d'un autre désert — celui d'une vie agricole artisanale menacée par la mondialisation. À l'inverse des idées altermondialistes prônant et défendant un retour à la culture locale qui tarde encore à venir, le monde rural capté par Depardon semble en phase terminale et les sujets qui l'habitent font en quelque sorte figure d'oubliés. Pourtant, ce monde n'est pas seulement celui de l'enfance de Depardon, fils d'agriculteur qui avouera avoir voulu, par sa trilogie, honorer une dette envers le monde de son père. L'approche de Depardon invite le spectateur à pénétrer cet univers qui, pour étranger qu'il lui paraisse, a sans doute des liens forts, et pas si lointains, avec sa propre histoire.

Partant de là, rares sont ceux qui ont montré la paysannerie comme Depardon le fait. Les écueils habituels de l'éloge pastoral des travaux saisonniers ou le cliché d'une paysannerie arriérée votant pour le Front national, évidemment, n'y sont pas. Mais une intimité fragile, qu'on devine le fruit d'une approche longue et patiente, avec, par exemple, les membres du clan de la ferme Privat, tenue par deux oncles octogénaires qui redoutent de voir l'épouse de leur neveu, une « étrangère », se mêler de leurs affaires en leur tenant tête. Pour cette autre ferme où le relais entre les générations semble assuré (malgré les conflits d'autorité qui en résultent), le constat demeure inquiétant à la vue des difficultés d'un jeune couple endetté qui devra renoncer à son projet d'élevage, de cet autre couple que la nécessité contraint de vendre son cheptel et sa ferme, et de tous les autres



dont les enfants n'ont pas voulu reprendre l'exploitation (ou, dans un cas, l'ont reprise sans aucun goût pour le métier).

Avec patience, Depardon filme et interroge ces hommes et ces femmes, souvent dans un cadre fixe, pour mieux nous faire saisir comment on ne départage pas, ici, l'homme de son domaine. La prise de son de Claudine Nougaret s'ouvre au bruit des saisons, au tic-tac de plus ou moins bon augure des horloges, aux craquements des chaises et des tables en bois, sonorités évocatrices qui meublent un silence tenant souvent lieu de réponse aux questions discrètes du cinéaste. Lequel fait une figure assez touchante d'interviewer tant ses questions, toujours très simples, semblent des manœuvres pour accomplir ce qui relève parfois l'autre en obtenant, si possible, autre chose que des monosyllabes. Mais ce respect si attentif pour la retenue de l'autre finit par être récompensée lorsqu'elle permet à Depardon d'observer l'impuissance inquiète que suscite l'agonie d'une vache; ou lorsqu'au bout d'une discussion assez formelle,

une mère répond à son enfant, prétendant vouloir devenir agriculteur comme son père (lequel retient mal sa fierté de l'entendre), qu'un agriculteur « ça ne servira bientôt plus à rien »; ou lorsque Marcel Privat, octogénaire gardien de troupeau dont les forces déclinent, s'abandonne à dire, en contemplant son champ : « C'est la fin! »

Et lorsque le film nous quitte sur des images qui captent la lumière du solstice d'été dans les Cévennes, en voyant s'éloigner, s'engloutir dans le décor la silhouette de Raymond Privat — le frère de Marcel —, l'on sent la pesanteur d'un adieu pour un monde dont Depardon a su nous faire comprendre les soucis et apprécier la pudeur; qu'il a su, en somme, nous faire aimer comme il l'aime lui aussi. ■

#### Profils paysans : la vie moderne

35 mm / coul / 88 min / 2008 / doc. / France

Réal., scén. et image : Raymond Depardon  
Mont. : Simon Jacquet  
Prod. : Claudine Nougaret  
Dist. : Fun Films